

Du passeur individuel au « mouvement linguistique » : figures de traducteurs vers l'arabe marocain

Catherine Miller, IREMAM-UMR73-10, Université Aix-Marseille

(texte sous presse, rédaction hiver 2011, communication présentée lors de la conférence *2^{ème} rencontre d'anthropologie linguistique*, « des passeurs au quotidien », Tunis, IRMC, 24-25 Janvier 2012, organisée par Myriem Achour

Introduction

Cet article s'intéresse à un profil spécifique de passeur, celui de « l'activiste » plus ou moins engagé publiquement dans la défense et la valorisation de sa langue maternelle : ici les personnes militant pour une reconnaissance de l'arabe marocain (darija) au Maroc. J'essaie de voir comment se croisent et se rencontrent ces individualités parfois antagonistes et dans quelle mesure elles s'inscrivent ou pas dans une dynamique sociétale plus large, participant ainsi d'un mouvement commun, dans le sens que lui a donné un sociologue comme Alain Touraine : « une force qui participe à l'innovation culturelle et la contestation sociale » (cité par Martucelli 1999 : 484).

Cette réflexion doit beaucoup aux travaux pionniers de Dominique Caubet (2008 & 2010) sur le mouvement « nayda » au Maroc, travaux qui ont pointé l'articulation entre nouvelles scènes artistiques urbaines et revendication linguistique. Cette articulation étant elle-même particulièrement mise en évidence par le rôle de l'hebdomadaire francophone TELQUEL. Cette réflexion s'enracine également sur une expérience personnelle antérieure, concernant un autre terrain, celui des acteurs de la défense des langues vernaculaires soudanaises à Khartoum entre 1995 et 2005 (Miller 2010). Ces acteurs formaient un kaléidoscope assez surprenant et improbable qui illustre à la fois les tensions et les convergences qui pouvaient prévaloir entre eux mais également le jeu subtil avec le régime islamique de Khartoum. C'est à ce moment là qu'il m'a paru très important d'aborder la question des revendications linguistiques dans une démarche de sociologie des acteurs.

Acteurs individuels et configurations collectives

L'histoire de la formation des nationalismes linguistiques européens met en évidence le rôle joué par quelques acteurs « pionniers »¹. Outre les idéologues les plus connus, les figures clefs qui émergent sont le journaliste, l'écrivain, l'instituteur, mais aussi le pasteur ou le moine, qui tous se sont impliqués

¹ Voir à ce sujet trois références incontournables : Anderson 1991, Baggioni 1997 et Thiesse 1999.

dans la mise en écriture de langues considérées souvent comme des patois, confectionnant des dictionnaires, des encyclopédies, des grammaires et participant aussi à la production d'œuvres écrites (pièces de théâtre, roman, journaux, etc.). Ces pionniers ou passeurs militants étaient eux-mêmes inscrits dans des cercles plus larges, le plus souvent urbains, avec des lieux d'échange et de débat (cafés, salons ou cercles littéraires voir Académies, etc.), des supports écrits (presse, revues) et des relais politiques. Ces cercles urbains locaux s'inscrivant à leur tour dans des courants d'idées plus « universels », largement marqués par la philosophie des lumières et les concepts de progrès et de modernité.

On retrouve cette configuration dans de nombreuses autres parties du monde, comme la Turquie de la fin du XIX- début XX (Strauss 2008) ou le monde arabe au moment de la nahda (Suleiman 2003). Si l'on sort de l'influence des Lumières et que l'on s'intéresse, en Asie ou en Afrique, aux processus de « vernacularisation » des langues locales via la traduction des textes religieux musulmans (Haeri et Miller 2008), on retrouve, là encore, des périodes charnières (différentes évidemment selon les aires géographiques mais couvrant globalement les 18^{ème} - 19^{ème} siècles), des dynamiques plus ou moins similaires (usage des vernaculaires dans les prêches et les chants afin de faire passer le message religieux aux populations locales non alphabétisées, puis peu à peu passage à l'écrit, d'abord sous la forme de commentaires, exégèse puis traduction du texte coranique) et un contexte d'interaction et de concurrence entre missionnaires chrétiens et « missionnaires » musulmans qui fait qu'une activité de traduction locale s'inscrit dans des dynamiques beaucoup plus globales.

Tous ces travaux (et je n'en connais qu'une infirme partie) montrent que le succès ou l'écho que rencontreront les initiatives des « passeurs » individuels à un moment donné sont fortement liés à des soutiens institutionnels (pas forcément étatiques) et politiques qui assureront sa bonne réception par la société. C'est un peu ce que l'on retrouve dans l'histoire des Avant-gardes artistiques (Grojnowski 1981, Verger 1991) et qui explique le succès ou l'oubli de tel ou tel mouvement d'avant-garde. C'est cette interaction entre des individualités, un contexte politique et social et d'éventuels relais que je voudrais explorer ici pour le Maroc. Qui sont les acteurs de la promotion de la darija au Maroc ? Pourquoi émergent-ils à ce moment précis ? Quels sont leurs points communs et leurs lignes de clivages ? Où se croisent-ils ? Par souci de « recontextualisation », je partirai d'un moment clef, qui a été beaucoup cité et considéré par tous les observateurs de la société marocaine comme un quasi-manifeste. Mais je voudrais surtout approfondir la description plus fine des acteurs pour pointer qu'au-delà d'une position de principe (la nécessaire valorisation de la darija) on constate des conceptions assez différentes sur « l'identité » de cette darija, conceptions qui peuvent à terme être difficilement conciliables.

Promouvoir l'arabe marocain (darija) au Maroc dans les années 2000 : le buzz de TELQUEL

Le contexte général accompagnant une évolution des représentations linguistiques au Maroc dans les années 2000 est connu : celui d'une transition politique qui, à partir du milieu des années 1990, a amené à une reconnaissance progressive de la pluralité linguistique et culturelle marocaine par l'Etat marocain, reconnaissance censée incarner l'ouverture politique et intellectuelle du « nouveau Maroc ».²

Cette reconnaissance de la pluralité linguistique qui permet d'exprimer des revendications en faveur des « langues maternelles » (arabe marocaine/*darija*, berbère/*amazighe*) doit beaucoup à la mobilisation tenace de la mouvance militante amazighe ainsi qu'au contexte international concernant le « droit aux langues » (Pouessel, 2010 ; Rachik 2006). Mais autant la revendication culturelle et linguistique amazighe affiche ses manifestes, ses lieux emblématiques, ses périodes clefs, autant les cercles qui militent pour une valorisation de la darija sont plus flous et sont restés pendant longtemps extrêmement en retrait. On note cependant pour ces dix-quinze dernières années un passage d'activités plus ou moins privées ou extrêmement discrètes à une visibilité publique liée en partie à l'engagement de certains médias marocains.

Le cas le plus emblématique est l'hebdomadaire francophone TELQUEL et son numéro n° 34 de 2002 intitulé *darija notre langue nationale* qui a lancé sur la place publique le débat de façon relativement spectaculaire ([voir Annexe 1 photo couverture](#)). Ce numéro peut être considéré comme un manifeste, même s'il n'en porte pas le nom et n'est pas accompagné d'une liste de signatures. Ce manifeste a été suivi d'un « acte », celui de la création en septembre 2006 de l'hebdomadaire Nichane, version arabophone de TELQUEL. Outre la volonté de faire passer à un public arabophone les idées et le contenu progressiste de TELQUEL, l'hebdomadaire affichait une volonté de créer une nouvelle langue de presse marocaine qui laisserait une large place à la darija³.

Ces deux événements sont très bien connus et ont été largement commentés et discutés (Caubet 2005 & 2008, Benitez 2009 etc.). Ce qui est important pour notre propos, c'est que les principaux initiateurs de ce dossier de TELQUEL, les journalistes A. Benchemsi et D. Ksikes⁴ se positionnaient clairement

² Le discours royal de Hassan II en 1994 est considéré comme le moment charnière de ce début de reconnaissance de la pluralité culturelle et linguistique du Maroc. Depuis, le Roi Mohamed VI n'a cessé de rappeler le caractère historiquement diversifié du patrimoine et de l'identité marocaine.

³ Pour une étude plus précise des registres de langue dans Nichane et d'autres journaux voir Miller 2012.

⁴ D. Ksikes n'est pas seulement journaliste. Ayant quitté le groupe TELQUEL Nichane fin 2006, il est par ailleurs écrivain, directeur du centre de recherche le CESEM et initiateur des rencontres d'Ibn Rouchd qui se veulent le pendant marocain des rencontres d'Avéroès de Marseille.

dans une optique de modernité et de démocratisation, et non pas dans une démarche de patrimonialisation. Il ne s'agissait plus de recueillir un corpus de proverbes ou de contes pouvant éventuellement servir dans des textes à destination d'un public scolaire mais bien d'œuvrer à créer une langue moderne, en s'inspirant fortement de l'exemple européen. Par la suite, TELQUEL a régulièrement et systématiquement milité pour la reconnaissance de la darija et A. Benchemsi a consacré plusieurs éditoriaux de TELQUEL à cette question, appelant pour une standardisation et constitutionnalisation de la darija.

Ainsi le 9 mai 2009, dans un éditorial intitulé « Qui sommes nous », il écrit, en faisant hommage au Manifeste berbère rédigé en 2000 par Mohamed Chafik :

« le message du Manifeste est beaucoup plus subtil... et convaincant : à l'origine, tout le monde est d'accord, l'amazighité est 'l'identité mère' des Marocains/.../ Mais cela n'implique aucune exclusivité linguistique et culturelle – bien au contraire. Le message du Manifeste est que toute identité est, avant tout, le résultat d'une accumulation historique /../ Linguistiquement cela donne quoi ? La darija bien sûr ! Seule cette langue que nous parlons et dans laquelle nous pensons tous –et que nous devrions appeler le « marocain » intègre toutes les facettes occultées de notre identité. C'est elle (la darija) qui devrait être standardisée (un exercice largement à la portée de nos linguistes), utilisé comme vecteur d'enseignement dans nos écoles, généralisées sur la télé publique (les radios privées l'ont déjà fait sans complexe) et à terme... constitutionalisée. Politiquement personne ne soutient encore cette option. C'est pourtant la plus logique, la plus cohérente, celle qui pourrait réconcilier tout le monde. Et surtout nous réconcilier avec nous-mêmes. Cela n'en vaut-il pas la peine ? »

Si peu de voix rallient officiellement les positions de Benchemsi concernant la constitutionnalisation de la darija, le débat sur la place publique initié par TELQUEL va amener peu à peu de nombreuses personnes à se revendiquer comme des défenseurs de la darija perçue comme un vecteur essentiel de l'identité marocaine contemporaine. D Caubet, dans son film *Casanayda*⁵ et dans ses articles, a pointé l'existence « d'un mouvement » social et artistique qui investissait et valorisait l'usage de la darija (Caubet 2005, 2008, 2010). Autour de la « nouvelle scène urbaine marocaine », en particulier la musique (hip hop, rock et fusion) mais aussi le graff, la danse, la vidéo, se greffent d'autres cercles, journalistiques, animateurs de radio ou de TV mais aussi militants associatifs qui tous considèrent que la société marocaine ne peut progresser que si elle reconnaît sa pluralité linguistique issue de son histoire et valorise ses langues maternelles (darija, amazighe). De ce fait, il est devenu de bon ton d'indiquer dans le programme de tel concert ou de telle pièce de théâtre que les chansons ou la pièce de théâtre seront en darija. L'arrivée en 2006 puis en 2009 des radios marocaines « privées » va

⁵ Casanayda !, 2007, Sigma Production. Un film écrit par Dominique Caubet et réalisé par F. Belyazid et A. Mettour.

participer à cette médiatisation. Ainsi plusieurs radios feront de l'utilisation de la darija leur carte de visite pour insister sur leur démarche de proximité (Miller sous presse 2013).

Si l'on reste dans l'axe Casablanca-Rabat, on constate que la plupart des défenseurs de la darija évoluent dans des cercles proches ou qui se croisent à certains points, même si leurs visions ne se recoupent pas obligatoirement. On peut ainsi dégager trois archétypes qui ont marqué la période 2005-2010 :

- Ceux que je qualifierai de « traducteurs humanistes » ; ils poursuivent une longue tradition qui me semble héritée de cette philosophie des lumières mais sont également animés d'un souci normatif.
- Les artistes « provocateurs » qui cherchent à repousser les limites du dicible en public.
- les animateurs des médias audio-visuels et les journalistes de l'écrit qui vont à la fois œuvrer pour faire bouger les frontières dans leurs pratiques quotidiennes et vont également servir de relais aux autres acteurs.

Il s'agit bien sûr d'un découpage arbitraire et caricatural qui ne vise qu'à souligner trois grands types de profil. Ne pouvant aborder en détail ces trois catégories, je me focaliserai sur les « traducteurs-humanistes ».

Les traducteurs « humanistes » où comment donner ses lettres de noblesse à la darija

Sous le terme « humanistes » je placerais en premier lieu tous ceux qui se lancent dans la traduction/adaptation d'œuvres littéraires célèbres pour montrer que la darija a la capacité d'être ou de devenir une langue littéraire écrite qui peut être enseignée. On y retrouve des psychanalystes, comme Hakima Berrada, des traducteurs professionnels comme Mourad Alami ou des universitaires comme Abderahim Youssi. Autour de ce cercle de traducteurs, on peut rajouter de nombreuses autres personnalités⁶, écrivains de théâtre et poètes en particulier, qui ont publié des œuvres ou des parties d'œuvres en darija comme par exemple Youssouf Amine El-Alami⁷, Youssef Fadel⁸ ou le poète de zajal Ahmed Lemsyeh que beaucoup considèrent comme l'un des plus grands poètes marocains

⁶ Les pratiques d'écriture et les prises de positions de ces écrivains, dramaturges et poètes ne seront pas évoquées en détail ici et nécessiteraient un deuxième article, car elles obéissent à des logiques un peu différentes de celles des traducteurs même si certains comme Mourad Alami se positionnent en auteur et traducteur.. Des références supplémentaires peuvent être trouvées dans Aguadé 2006 et Ferrando 2012

⁷ Universitaire et écrivain, El Alami a publié de nombreux romans en français et un seul ouvrage en darija en 2006, *Tqarqib n-nab* (Potins) dans la maison d'édition Khbâr Bladna à Tanger tenue par Elena Printice, une des figures américano-tangéroises pionnières de la promotion de la darija (Aguadé 2005, Caubet 2008, Emperador-Benitez 2009).

⁸ Dramaturge, scénariste et écrivain, Y. Fadel fait parti de ces écrivains marocains qui utilisent l'alternance des registres arabe marocain-arabe standard comme procédés d'expressivité littéraires. Voir en particulier ses romans édités par les éditions Le Fennec à Casablanca : *حشيش* Hachich (2000), et *ميتر محال* Mîtru muhâl (2006)

contemporains⁹. Ce qui rapproche toutes ces personnes est la conviction que la darija a les potentialités/qualités d'une langue littéraire mais, comme nous le verrons également pour les traducteurs, les pratiques de mise en écriture de la darija par les écrivains sont extrêmement diversifiées et se caractérisent par un « désordre » orthographique certain. Ce « désordre » s'explique par le fait qu'il s'agit, d'une part, de démarches individuelles non coordonnées entre elles et que, d'autre part, les traducteurs et les auteurs hésitent entre deux grands types de graphie, une graphie plus étymologique soulignant la proximité avec la fushâ, et une graphie plus phonologique, privilégiant les particularités de la darija. L'alternance entre ces deux choix de graphie peut se retrouver chez un même auteur (Aguade 2006, Gago sous presse).

Hakima Berrada, psychanalyste, qui vit entre la France et le Maroc, est une grande admiratrice du psychanalyste égyptien Moustapha Safouan qu'elle a invité en décembre 2008 à Casablanca pour présenter son ouvrage « Pourquoi le monde arabe n'est pas libre » devant un parterre d'intellectuels marocains dont le philosophe Abdesselam Cheddadi et Driss Ksikes (venu pour inviter M. Safouan à participer à la première édition des Rencontres Ibn Rochd de Rabat). Rappelons qu'une des thèses fortes de l'ouvrage de M. Safouan est le lien entre despotisme et maintien d'une langue « sacralisée » placée en situation de monopole d'expression de la pensée. Il prône l'usage de l'arabe parlé comme langue de culture et veut en finir avec l'idée d'une « infériorité » des parlers arabes.¹⁰ Moustapha Safouan qui avait d'abord traduit le « Discours de la servitude volontaire » de La Boétie en arabe fushâ¹¹ au début des années 1970¹² a ensuite adapté l'Othello de Shakespeare en arabe égyptien en 1998. A la suite de « son maître », H. Berrada a traduit également le « Discours de la servitude volontaire » en darija en 2001 avec Mustafa el Naoui (pas encore publié mais annoncé sous presse en janvier 2012 par l'auteure et mis sur internet¹³). Le texte est écrit en caractères arabes vocalisés, une

⁹ Ahmed Lemsyeh (de même que le poète Driss Messnaoui) n'est pas le seul poète marocain à faire de la poésie en darija mais il est connu depuis les années 1970 pour son engagement à réhabiliter le zajal comme un genre poétique moderne. Son site web (<http://www.zajal-lemsyeh.com/>) inclut de nombreux poèmes en version écrite et fichiers son. Une anthologie de ses œuvres a été publiée par le Ministère de la Culture en 2011.

¹⁰ Les thèses de Mustapha Safouan ont été longuement reportées dans un article de Ruth Grosrichard dans TELQUEL (n° 66, 21-27 Juin 2008) et une interview (également avec R. Grosrichard) dans TELQUEL le 1 Fév 2009, dans lequel il exprime des idées très proches de celles de Benchemsi : « la pauvreté culturelle de nos sociétés et l'échec global de notre enseignement sont patents. A qui la faute ? A un système d'enseignement qui sacralise l'arabe classique et dévalorise la langue maternelle parlée par tout un chacun. Nos écrivains se font complices de cette politique en soutenant qu'il y a une langue réservée à la création intellectuelle et une autre pour le vulgaire usage quotidien. L'arabe classique étant pour eux une langue narcissiquement investie dans la mesure où c'est grâce à elle qu'ils obtiennent prix et médailles, ils ne sont pas prêts à voir les choses évoluer. Qu'on enseigne donc aussi dans les écoles l'arabe parlé avec sa grammaire et sa littérature : les gens y gagneraient un peu de respect pour eux-mêmes et pour leur langue ».

¹¹ Le terme arabe fushâ correspond ici aux termes « arabe classique, arabe littéraire, arabe standard ».

¹² Cette traduction en arabe classique a été éditée au Maroc en version bilingue par Tarik éditions

¹³ La traduction est disponible entre autre depuis Février 2011 sur le site du psychanalyste français Michel Balat <http://www.balat.fr/Traduction-en-arabe-dialectal-du.html>

pratique d'écriture plutôt destinée en principe à un public peu alphabétisé.¹⁴ Le principe est donc de faire circuler les idées de la Boétie dans une langue simple et comprise de tous même si on peut s'interroger sur l'audience d'une telle traduction (voir Annexe 2, extrait p. 1 du manuscrit). Cette traduction n'a pas fait, à ma connaissance, l'objet de présentation en public au Maroc.

Mourad Alami, traducteur professionnel (arabe classique/allemand/français) et universitaire a vécu plus de trente ans en Allemagne et n'est revenu définitivement au Maroc qu'en 2008. Connaissant bien l'histoire de la formation des langues européennes, il considère également que le déni de la langue maternelle est un frein à la démocratie et à la créativité :

« Je pense que c'est insensé par exemple de faire de tout un peuple des spectateurs au lieu de les avoir en tant qu'acteurs et naturellement c'est [la promotion des langues maternelles] une forme de démocratisation et de mobilisation de toute la société et de toutes ses forces et de toute sa créativité » (Interview avec l'auteur, Rabat, 26 Juin 2010).¹⁵

Depuis son retour au Maroc, il s'est lancé, dans une activité intense de traduction/adaptation en darija qu'il préfère appeler *lughā maghrebiyya* (langue marocaine) adoptant une démarche « pédagogique » visant à sensibiliser par étapes le public marocain. C'est ainsi qu'il commence par l'adaptation de contes européens (cf. frères Grimm, etc.) en « maghrebiyya » dans un ouvrage intitulé *Hhikayat aalamiya be ellougha elmeghribiya* écrit en caractères latins et publié en 2009, considérant que le public marocain acceptera plus facilement l'adaptation de contes. Il choisit les caractères latins sous une forme qu'il définit comme la langue du « chat » car il s'adresse principalement aux jeunes Marocains y compris ceux vivant en émigration :

« Pour les contes j'ai opté pour la graphie inspirée des caractères latins car j'ai voulu interpeller la jeunesse et les petits aussi, car ils ont encore la faculté de jouer. Ils connaissant la langue du 'chat', c'était très très facile pour eux de les lire premièrement. Alors que pour les vieux cela posait de gros problème. Les contes c'était peut être, le premier pas. Parce que les contes on peut les écrire en darija et le public peut les accepter ».

¹⁴ C'est ce type de graphie qui a également été retenu par la maison d'édition *khbâr blâdnâ* de l'américaine Elena Prentice à Tanger qui édite des petits livres de nouvelles (sur beau papier et payant) comme le recueil *Tqarqib en-nâb* de Youssouf Amine El-Alami (2006), mais également des ouvrages de santé (gratuit) et de 2002 à 2007 un petit journal (*khbâr blâdnâ*) à destination d'un public populaire peu alphabétisé.

¹⁵ Voir également un de ses entretiens concernant la nécessité d'écrire la constitution en darija sur le site <http://www.yabiladi.com/articles/details/5347/mourad-alamy-constitution-doit-etre.html>

La graphie latine utilisée par M. Alami ne correspond en fait ni à celle du « chat » (elle n'inclue pas les fameux chiffres 7, 9, 3 etc. qui représentent les caractères arabes difficilement transposables en caractères latins), ni à la graphie des transcriptions linguistiques des spécialistes de dialectologie arabe (dont beaucoup ont transcrit des contes marocains) mais reprend plutôt la graphie marquée par l'influence de l'orthographe française héritée de la période du Protectorat ¹⁶ avec en particulier le و transcrit /ou/ comme *ouahhed* pour واحد « un » :

Kanet ouahhed elermala eendha jouj dial lebnat ; ouehhda mennhoum zouina

« une veuve avait deux filles, l'une était jolie. (voir Annexe 3, couverture et extrait d'une page de Hhikayat aalamiyaà)

Les traductions/adaptations suivantes sont toutes en caractères arabes non vocalisés, une graphie plus proche de la graphie arabisante standard même si l'auteur introduit quelques conventions peu usitées comme l'utilisation fréquente d'un alef préfixé¹⁷ :

إية أمرية الحمد لله ! ولاكن اعلاش قولتي اعلى سلامتك أوطولتي فيها ؟

En 2010, il adapte une pièce de théâtre du 18^{ème} siècle, (« Nathan le sage » de G.E. Lessing sous le titre محبة الحكمة كنز), toujours dit-il dans un souci de cohérence, puisque le théâtre se joue naturellement en darija. Le choix de cette pièce repose sur son message de tolérance et de respect de la pluralité religieuse. De ce fait il estime que « Ce serait insensé d'écrire ou d'adapter la pièce de Lessing, cette pièce de tolérance, en arabe classique ! » (voir Annexe 4, couverture et extrait d'une page).

En 2011, il traduit « Elégie de Duino » مرتبات دوينو des poèmes du grand poète allemand Rainer M. Rilke qu'il a étudié en Allemagne (se disant par ailleurs atterré du mauvais niveau des traductions qui en ont été faites en arabe classique, trop littérales et sans connaissance de la langue allemande). Il republie les contes de Grimm mais cette fois en graphie arabe (حكايات عالمية بالمغربية). Enfin, en 2012 il publie son premier roman d'auteur, الرحيل (l'exil) roman décrit comme semi-autobiographique. Il a par ailleurs écrit beaucoup de poésie en darija qu'il n'a pas encore publiée. Relevant la faiblesse (en nombre) de la production littéraire au Maroc, M. Alami veut, par ses activités, « aider à la formation de la langue marocaine » et donner le goût de l'écriture aux Marocains : « Moi j'écris pour

¹⁶ Sur ces questions de graphies voir D. Caubet 2012.

¹⁷ On trouvera dans Aguadé 2006, une description détaillée des différents types de graphies chez plusieurs auteurs de théâtre et de romans marocains.

faire passer un message pour dire aux Marocains que chacun a la possibilité d'écrire, même de la poésie ». Comme beaucoup d'autres personnes qui se sont lancés dans l'adaptation/traduction vers la darija, M. Alami est un « free-lance » qui dit avoir créé ses propres modèles et ne pas s'être inspiré d'expériences antérieures d'écriture en darija, même s'il se dit grand admirateur du poète Lemsyeh. Toutes ses publications sont à compte d'auteur (Editions & Impressions du Bouregreg, Rabat) et sont distribuées dans quelques librairies. Activiste infatigable, M. Alami a su peu à peu étendre son réseau dans les médias et les institutions marocaines. La parution de ses ouvrages est relayée dans la presse arabophone ou francophone et même parfois par la télévision nationale. Il a fait des présentations de ses ouvrages à la BNRM (Bibliothèque Nationale du Royaume du Maroc, le 23/11/2010 en présence du poète Lemsyeh et du dramaturge Laâlej, deux grandes figures littéraires reconnues au Maroc), à la Villa des Arts de Rabat et de Casablanca et récemment (3/3/2012) à l'Université Mohamed V de Rabat. Il a également ouvert un compte et un groupe facebook pour informer sur ses activités. Il écrit par ailleurs assez régulièrement des chroniques dans le journal *al-ahdath al-maghrebiyya* (qui ne portent pas nécessairement sur le thème de la darija et qui ne sont pas en darija mais plutôt en fushâ) et on trouve des interviews de lui sur différents sujets sur des sites d'information comme celui de yabiladi.com. Bref en moins de quatre ans, M. Alami est devenu une des figures les plus visibles de ce courant de traduction.

Je citerai pour finir l'universitaire Abderahim Youssi, ex-professeur à l'Université Mohamed V de Rabat, linguiste angliciste mais aussi spécialiste de linguistique/dialectologie arabe (il a fait sa thèse sur l'arabe marocain médian qui a été ensuite publiée au Maroc ; cf. Youssi 1992). Beaucoup moins médiatique que Mourad Alami, très réservé, il est certainement le plus professionnel dans sa démarche. Au milieu des années 1990, il crée avec sa collègue linguiste Z. Iraqui-Sinaceur l'association AMAPATRIL qui vise à la promotion de la culture orale marocaine. Dans le cadre de cette association, il organise deux colloques en collaboration avec l'Académie Royale marocaine (l'un sur les contes et l'autre sur les proverbes qui donneront lieu à des publications à L'Académie). Notons que plusieurs autres associations et universitaires marocains se mobilisent à la même époque sur le thème de la culture orale marocaine, ce qui donne lieu à de nombreux colloques et publications¹⁸. En 2000, il organise le 5^{ème} colloque de l'Association Internationale de Dialectologie arabe (AIDA, dont il est à l'époque un des membres du bureau) à Marrakech et en publie les actes via l'association AMAPATRIL. C'est la première rencontre de AIDA dans un pays « arabe » et une première également pour le Maroc.¹⁹

¹⁸ Voir par exemple l'anthologie du *malhūn* d'El-Fasi publiée par l'Académie royale de 1986-1991

¹⁹ AIDA a été créé en 1992 à Paris à l'initiative de plusieurs « élèves » du professeur David Cohen, dont D. Caubet, M. Vanhove, A. Youssi etc. Cette association regroupe tous les universitaires et chercheurs internationaux travaillant dans le domaine de la dialectologie arabe. Elle organise tous les deux ans un colloque international, à chaque fois dans un pays ou une ville différente. A l'origine l'association espérait alterner une fois sur deux un colloque dans un pays arabe mais cette initiative s'est heurtée aux réalités politiques et idéologiques de la région

En 2009, il traduit « le Petit Prince » de Saint Exupéry en arabe marocain en graphie arabe aux Editions Aïni Bennaï avec un soutien financier du service culturel français²⁰. Sorti pour le Salon du Livre de Casablanca en février 2009, le livre imprimé en 3000 exemplaires a été rapidement épuisé.²¹ Là encore, en choisissant un « trésor de la littérature mondiale », A. Youssi voulait montrer la capacité de l'arabe marocain à rendre la littérature universelle. C'est également dans cette optique qu'il a traduit un recueil de poèmes du célèbre poète anglais romantique Samuel Taylor Coleridge (*The Rime of the Ancient Mariner*, 1798) actuellement sous presse à compte d'auteur et qu'il traduit actuellement des Fables de la Fontaine. Son activité de traduction s'inscrit clairement dans une démarche de didactique. Il estime que le passage à l'écrit de la darija doit se faire en caractères arabes « pour maintenir une passerelle entre le fushâ et la darija »²². Constatant, à l'instar de J. Aguadé (2006) l'anarchie ambiante dans le domaine de l'orthographe de la darija, il a développé sa propre graphie, proche de la graphie arabe standard (comme beaucoup d'autres auteurs, il note les interdentes ث, ذ, etc.) tout en indiquant certaines spécificités de l'arabe marocain. (voir Annexe 5 couverture et extrait d'une page). Pour le Petit Prince, il visait ici la littérature enfantine en partant du principe que l'alphabétisation des enfants se passera mieux si elle se fait dans un niveau plus proche de la langue maternelle et qu'aucune éducation digne de ce nom ne peut se faire dans le déni de la langue de la maison.²³

Collaborant avec la Fondation Zakoura pour l'éducation (une fondation privée créée par le publicitaire Nouredin Ayouch que l'on dit proche du Palais royal), il fait circuler la traduction du Petit Prince dans des cours d'alphabétisation. Les 11-12 juin 2010, la fondation Zakoura a organisé un Colloque (la Langue/les Langues) à Casablanca qui visait à sensibiliser l'Etat marocain sur l'épineuse question des langues d'enseignement. Ce colloque, où trois ministres ont assisté à la séance d'ouverture, a eu un grand retentissement dans la presse nationale (voir Annexe 6) et A. Youssi en était l'un des conseillers scientifiques et communicants.²⁴ Parmi les participants, plusieurs linguistes européens

et hormis le cas particulier de Malte, seul deux pays « arabes » ont hébergé Aida : le Maroc et la Tunisie. L'organisation du colloque à Marrakech avait donc une grande portée symbolique et politique.

²⁰ Le Petit Prince a été traduit dans plus de cent quatre vingt langues, dont des traductions en arabe classique, une traduction en kabyle en 2004 par Habib Allah Mansouri, une en amazigh en caractères tefinagh par Lahbib Fouad (chercheur à l'IRCAM) en 2005, une en dialectal arabe tunisien en 1997 par Hédi Balegh, une en dialectal algérien par Zahia Talhi et Lucienne Brousse en 2008, etc.

²¹ Il a été réédité en Janvier 2012 aux Editions Kalimate.

²² Propos recueillis dans une interview avec la journaliste Fatym Layachi, TELQUEL 19-25 décembre 2009.

²³ Thèse qu'il a défendu dans l'interview avec Layachi (2009) mais également lors du colloque de la Fondation Zakora en Juin 2010 à Casablanca.

²⁴ Des comptes rendus parfois de plusieurs pages ont été fait dans le Vie Economique (18 juin 2010), ahdath al-maghrebiyya (22/6/2010 et 9/7/2010), al-hayat (24-20 /6/2010 et 31/1/2010), Aujourd'hui le Maroc (N° 2217 9-11 Juillet 2010 voir Annexe 6), etc.

venus expliquer la formation des langues modernes comme le truc, l'hébreu, le grec, etc. mais également des universitaires marocains comme Fatim-Zohra Lamrani et Zakia Iraqui-Sinaceur, des journalistes comme A. Benchemsi (TELQUEL) et M. Laghzioui (*al-ahdath al-maghrehbiya*) et des psychanalystes comme Jalil Bennani. Les recommandations de cette conférence reprenaient en grande partie les positions d'A. Youssi et insistaient sur « la nécessité de rapprocher l'arabe fushâ et l'arabe marocain pour constituer à terme une langue combinant les deux registres ». Elles prônaient également l'introduction de l'enseignement en arabe marocain dans les petites classes du pré-scolaire et du primaire (voir Annexe 6). Pour A. Youssi, la langue intermédiaire entre la darija et la fushâ existe déjà au Maroc, c'est ce qu'il a appelé l'arabe marocain moderne (Youssi 1992) et il suffit juste de la codifier un peu plus pour en faire une langue d'enseignement.

Le cercle des « traducteurs humanistes » regroupe donc à première vue des intellectuels/universitaires un peu âgés (50-60 ans en moyenne) qui publient quelques ouvrages pas forcément très accessibles commercialement ni très médiatisés. Leur activité de traduction/adaptation portant sur des « chefs d'œuvre de la littérature mondiale » classiques (dont pour le moment une majorité d'ouvrages du 16-17 et 18^{ème} siècles) les amène à privilégier une darija littéraire un peu savante, dont les frontières avec la fushâ sont évidemment très floues. Un des traits communs de toutes ces traductions est la préférence pour des étymons arabes et non pas d'anciens emprunts aux langues romanes totalement intégrés à la darija marocaine. Si tous sont d'accord sur le constat (le déni de l'arabe marocain et un enseignement confiné à l'arabe fushâ est la cause de l'échec scolaire, du manque de confiance en soi, du manque de créativité, etc.) et sur le fait qu'il faut codifier l'arabe marocain, en élargir le registre littéraire pour en faire une langue de culture et d'instruction, il n'est pas sûr que tous soient d'accord sur l'objectif ultime : séparation claire et nette d'avec la fushâ ou au contraire création d'une langue intermédiaire ? Et l'on sent bien un balancement entre un positionnement plus identitaire et un positionnement plus pragmatique et politique. Le choix majoritaire des caractères arabes pour écrire l'arabe marocain correspond en partie au souci de montrer les passerelles entre fushâ et darija et neutraliser les opposants à ce projet. Chacun estime pouvoir jouer un rôle prescriptif et servir de modèles pour indiquer les bonnes règles à suivre pour écrire une « belle darija », même si aucun ne suit les mêmes règles d'écriture. Ainsi A. Youssi appelle de ses vœux « un traité d'orthographe de la darija pour que l'on écrive selon des règles précises comme n'importe quelle autre langue » (entretien avec F. Layachi 2009) et c'est pourquoi il travaille aujourd'hui sur une grammaire didactique de la darija avec un « focus » sur l'orthographe (communication personnelle avec l'auteur mars 2012). M. Alami dans une interview au journal *Aujourd'hui le Maroc* du 31/8/2010 précise:²⁵

²⁵ <http://www.aujourd'hui.ma/ramadan-2008-details410476.html>

« En écrivant en darija, je mets en relief mon identité marocaine et je me situe dans mon vrai contexte, dans la réalité, au milieu de la société dans laquelle je vis. Que nous le voulions ou non, la langue arabe marocaine est notre avenir. J'essaie d'élever le niveau de cette langue pour qu'elle ne se dégrade pas, sinon elle risque de perdre en valeur et en richesse. Cette langue ne doit pas être sous-estimée, sinon c'est tout le peuple qui l'utilise qui l'est. C'est notre langue natale, la langue de nos ancêtres, et celle des générations à venir. Il faut que l'on en soit fier. C'est la langue de la proximité, une langue qui doit se nourrir de la langue arabe classique et être en constante ouverture sur toutes les langues ».

Cette activité de traduction/adaptation reste fortement tributaire du degré de dynamisme/engagement de ces individualités qui travaillent tous de façon bénévole, même si quelques institutions plus solides commencent à servir de tribunes à ces initiatives individuelles, leur offrant, de ce fait une certaine reconnaissance et visibilité institutionnelle (Fondation Zakoura, BNRM, départements universitaires, journaux francophones ou arabophones qui vont rendre publique ces initiatives). Peu connue du grand public, cette génération de traducteurs/adaptateurs reste dans une position relativement classique, voir conformiste, en estimant que l'écrit et l'adaptation de beaux textes joueront un rôle privilégié dans la promotion de l'arabe marocain, privilégiant ainsi une vision très normative de la langue. Le statut de « savant » des traducteurs humanistes leur confère une aura de respectabilité et de sérieux qui est importante pour légitimer le mouvement en faveur de la promotion de la darija. C'est ce qu'a parfaitement compris un homme de communication comme Nouredin Ayouch, lorsqu'il a organisé sa conférence sur les langues. C'est également pourquoi les traducteurs font l'objet d'attaques parfois très agressives de leurs opposants,²⁶ attaques qui semblent disproportionnées au vu du nombre et de la diffusion des publications incriminées.

L'adaptation-traduction de textes européens à l'arabe marocain n'est pas nouvelle, mais auparavant elle a surtout concerné des pièces de théâtre adaptées dès les années 1950-60 par de nombreux metteurs en scène marocains, avec à leur tête Tayyeb Saddiki, Ahmed Tayyeb Laâlej et Abdessamad Kenfaoui. Outre les nombreuses pièces de Molière, on trouve des adaptations de Brecht, Gogol, etc. Cette activité se poursuit de nos jours et concerne des metteurs en scène de tous âges, mais jusqu'à présent peu de textes étaient publiés. Ce n'est que très récemment que plusieurs anthologies ont vu le jour : celle de Kenfaoui en 2010, celle de Laâlej en 2011.²⁷ Pour les auteurs de théâtre des années

²⁶ Voir en particulier les attaques très virulentes du linguiste marocain AbdelQader Fassi Fehri à leur encontre dans plusieurs interviews avec le journal al-hayyat al-maghrebiyya (18-24 mars 2010 et 1-31 juillet 2010). A. Fassi Fehri, accuse tous ceux qui essaient de faire de la darija une langue écrite d'être non seulement des pions d'un ancien projet colonial visant à diviser l'arabe (la diglossie entre fushâ et darija est une conception coloniale qui ne correspond pas à la perception des Marocains), mais également des sionistes. .

²⁷ L'œuvre intégrale de A. Kenfaoui a été publiée en 6 volumes aux Editions Maghrébines de Casablanca en 2010 La Fondation pour les Arts vivants (présidé par Nourredine Ayouch) a publié en 2011 une trilogie des textes de Molière adapté en arabe marocain par A.T. Laâlej, qui a longtemps fait partie de la troupe de T. Saddiki.

1950-1980, il s'agissait principalement de « marocaniser » un patrimoine universel en le rendant accessible à un vaste public et également de parvenir à produire un théâtre « marocain » en s'inspirant des formes de théâtralité populaire traditionnelle comme les contes, la hâlqa, le melhûn, etc. (Slaoui 2010). Ces auteurs se positionnaient donc avant tout comme des « passeurs culturels ». Le contexte politique de l'époque rendait impossible l'idée de revendiquer clairement que ce type d'activité participe à la création d'une langue nationale écrite. Entre les traducteurs d'hier et ceux d'aujourd'hui il y a donc sans doute plus une différence de justification que de choix de niveau stylistique, tous privilégiant une darija littéraire (mais ceci doit être étudié de façon plus approfondie texte par texte, car certains auteurs comme Laâlej avaient une connaissance et une utilisation de la littérature orale marocaine qui fait sans doute défaut aux auteurs actuels). Aujourd'hui il s'agit surtout de prouver, pour nos « traducteurs humanistes » que l'arabe marocain peut être une langue littéraire noble et une langue d'enseignement, tandis que de jeunes auteurs de théâtre poursuivent eux une veine plus contestataire.

Conclusion : Entre la belle langue et la langue de la rue

Les tentatives des traducteurs « humanistes » pour codifier et normaliser l'écrit en dialectal apparaissent bien fragiles face aux évolutions phénoménales liées au développement de l'internet (blog, chat, réseaux sociaux) et de la téléphonie mobile (sms) qui ont littéralement libéré les carcans de l'écriture en darija (Bénitez-Fernandez 2003, Caubet 2012, Moscoso 2009). Même si certains bloggeurs appellent également à une codification de l'écrit, comme ce fut le cas en mai 2009 avec la création du blog ktbdarija.com par Tariq Daouda²⁸. Ce jeune Marocain vivant au Canada a tenté de proposer une double graphie standard pour la darija, l'une en caractères arabes et l'autre en caractères latins. La graphie latine proposée est relativement complexe (avec des points diacritiques au dessus de certaines lettres) et assez peu commune. Ainsi le ش de l'arabe est écrit ĉ ; le ع est écrit ĝ ; le خ est écrit ĥ, etc. Ce qui donne sur le site des phrases du type :

Ĥit l-mġarba ti ġerfo l-logat l-ĥrine ĥsen men logĥom : waĉ had 'ĉ-ĉi meġqol?

Parce que les marocains connaissent les autres langues mieux que la leur : est-ce logique ?.

Faisant le bilan des dix années de règne de Mohamed VI (1999-2009), TELQUEL (dossier du 4-10 juillet 2009) considère que la diffusion de l'écrit en darija dans la société marocaine pendant cette décennie symbolise un changement identitaire majeur, changement qu'il porte au crédit de l'activité des jeunes internautes, pionniers dans le domaine (Hamdani et Ziraoui 2009). Une grande partie de

²⁸ Voir le site <http://www.ktbdarija.com>, qui fournit tous les détails sur les objectifs du projet et les graphies retenues.

cette production écrite informelle efface les barrières entre oralité et écriture et fait justement exploser les codes « de cette darija littéraire », comme le fait toute une partie de la production artistique contemporaine que ce soit dans la chanson (le rap en particulier, Billiez & Abouzaid 2010 ; Caubet 2008, 2010 ; Langone 2008), le cinéma ou même le théâtre. Cette jeune génération d'artistes entend s'inspirer de la réalité du quotidien et de la « langue de la rue » et rejette ce qu'elle considère comme une darija « aseptisée » (terme qui revient dans tous les entretiens et les interviews). Pour briser les carcans de cette darija aseptisée ces jeunes artistes n'hésitent pas à mélanger les codes (présence importante du code-switching) et à utiliser des termes crus, voir des injures ou des insultes. Là encore, on constate que le journal TELQUEL joue un rôle important de relai médiatique en leur consacrant des petites colonnes, voir des pages culturelles ou des dossiers complets²⁹.

Un exemple parmi tant d'autres : le film *Harash*³⁰ d'un jeune cinéaste marocain, Ismael Iraki, lauréat de l'ISEDIC qui a eu droit à une page de Karim Boukhari dans TELQUEL du 11-17 avril 2009. Le film devait être programmé au Festival de Tétouan mais a été déprogrammé

« Le film porte bien son titre. Il égratigne.. Vous savez tous ces détails qui nous font rougir, un mot trop haut, une scène trop crue... On y entend surtout des gros mots à la pelle et des expressions qui feraient passer les dialogues de Casanegra pour un doux poème.. Cru, dur, très dur, H'rash est un petit ovni... Ensuite c'est ce qui nous intéresse ici, le film repose à sa manière un problème vieux comme le monde : la langue. « J'ai tourné avec la langue que je connais, celle de la rue », nous annonce avec le sourire, le jeune cinéaste francophone et darijophone ; le langage de la rue est une composante essentielle de la darija, véritable langue nationale... » TELQUEL, 11-17 avril 2009.

Ce désir de sortir d'une darija trop littéraire et « arabisée » se retrouve également chez des écrivains dramaturges. C'est le cas de l'écrivain de théâtre D. Ksikes qui traduit du français vers l'arabe ses pièces mais également de tous les jeunes metteurs en scène qui tournent autour de la troupe DabaTeatr de Rabat.³¹

Exemple d'expressions tirées de la Pièce IL de Driss Ksikes (manuscrit de l'auteur, texte initiale en français traduit ensuite par l'auteur en darija en caractères latins puis caractères arabes, cf. Miller 2009) :

²⁹ Voir en particulier le dossier du numéro 130 de TELQUEL de Juin 2006, intitulé « Nos jeunes ouvrent leurs gueules » (cité par Caubet 2006).

³⁰ La racine *harsh* véhicule les notions de quelque chose de dur, rugueux, qui égratigne

³¹ Travail de recherche en cours mené par C. Miller et S. Abou el Aazm

- *blad **mqaouda**. Wa tal'ouna fi ras*
- (un pays « de merde » et on en a ras le bol de ces gens)
- *Willit b7al mwi, **qa7ba***
- (J'ai suivi la voie de ma mère. Je suis devenu « une pute », à mon tour)

Les discussions en fin de représentation du DabaTeatr avec les spectateurs pointent souvent la surprise voir le désagrément qu'éprouvent certains spectateurs devant cette nouvelle langue théâtrale qui leur semble vulgaire et pas assez littéraire. Ce courant, plus radical et contestataire que ses aînés, considère clairement que la fushâest une langue « morte » qui peut éventuellement servir comme réserves dramatiques expressives mais qu'il faut continuellement transgresser. Le journaliste Karim Boukhari prend lui des positions encore plus radicales dans son bloc note du 3-9 avril 2009³² :

« L'arabe ou la darija. Il est évident que les deux n'arrivent pas à vivre ensemble. /.../ Il est facile et un peu faux de prétendre que l'arabe et la darija ne sont pas opposables parce que l'une est une langue et l'autre un dialecte. En vérité, ces deux là sont nées pour se faire la guerre. /.../ La darija est bien une profanation de l'arabe classique, académique, censée nous unir et nous mettre d'accord. Ses avancées ressemblent à des violations et même à des victoires remportées contre l'arabe. /.../ L'invasion de la darija ne fait que commencer, à une dimension torrentielle, ou diluvienne, qui risque d'emporter bien des certitudes /.../ ».

On est bien loin, ici, des précautions et des positions défendues par A. Youssi dans les recommandations de la Fondation Zakoura et l'on peut se demander si des positions aussi opposées, voir antagonistes forment réellement une mouvance, si ce n'est un mouvement! Mais comme tout courant « révolutionnaire » émergent, c'est aussi cette diversité de sensibilité qui permet d'accroître l'audience des défenseurs de la darija. Qu'il soit réformateur ou radical, en retrait ou médiatisé, le mouvement pour la promotion de la darija a gagné beaucoup de terrain et de visibilité dans la décennie 2000 car il regroupait justement une galaxie d'éléments hétérodoxes soutenue à la fois par des associations indépendantes souvent considérées comme progressistes voir de gauche mais également parfois des cercles relativement proches du pouvoir, incluant des organismes et institutions officielles comme la BNRM (Bibliothèque Nationale du Royaume du Maroc), la fondation ONA, TV2M, les radios « privées », etc. Ni pur produit du makhzen (pouvoir), ni simple émanation de groupes avant gardistes qui seraient déconnectés du reste de la société, le courant en faveur de la darija est en grande partie cimenté par l'opposition, voir parfois la haine que lui voue ses détracteurs. Car il continue de se heurter à un courant « arabiste » conservateur, particulièrement dans le domaine de l'éducation où

³² K. Boukhari est aujourd'hui directeur de TELQUEL depuis le départ de A. Benchemsi fin déc. 2010.

toute tentative d'évoquer l'éventualité de faire passer l'arabe classique de langue d'enseignement à une langue enseignée provoque une tôle³³.

Il est évidemment très difficile de prédire si l'activité des « passeurs pionniers militants » va peu à peu donner naissance à un mouvement plus ample qui déboucherait sur la reconnaissance officielle de la darija. A l'été 2010, A. Benchemsi écrivait une politique-fiction (Mohamed VI, 20 ans de règne) où il imaginait les événements de la décennie 2010-2020. Il figurait ainsi qu'en avril 2011, le roi décidait de créer une commission au sein de l'Académie du Maroc « pour codifier et standardiser l'arabe marocain » (en plus de l'amazighe). En 2015, la commission publiait des dictionnaires de marocain-marocain et en 2019, le ministre de la Communication adoptait le passage au darija des journaux télévisés...Il imaginait également la victoire du PJD (Parti de la Justice et du Développement) en 2017 !

La politique-fiction de Benchemsi a été en partie rattrapée par l'actualité. Sous la pression du « Printemps arabe », le Roi annonce le 9 mars 2011 la création d'une commission chargée de rédiger une nouvelle constitution, qui a été adoptée par référendum le 1^{er} Juillet 2011. L'article 5 de cette constitution (voir Annexe 8) reconnaît l'amazigh comme langue officielle mais, à la déception de beaucoup, la reconnaissance de la darija comme langue nationale n'est pas énoncée et les formulations concernant l'arabe restent floues. Le PJD n'a pas attendu 2017 pour arriver au pouvoir mais a été porté par les urnes le 25 novembre 2011. Le chef du PJD et premier ministre, M. Benkirane, a créé la sensation lors de son premier entretien télévisé le 2 décembre 2012 sur la première chaîne en parlant en darija de façon décomplexée à la journaliste qui l'interrogeait, une première semble-t-il au Maroc pour un chef de gouvernement. Parmi les nombreux commentaires, ceux enthousiastes de Aziz Daouda, sportif et père de Tariq Daouda qui avait créé le blog ktbdarija.com et qui écrit sur son blog³⁴ :

« Je dis tout de suite que j'ai été séduit de ce premier test grandeur nature de notre Chef du Gouvernement, fraîchement élu et désigné par Sa Majesté. Il a parlé en Marocain simple et claire. Nous ne sommes pas habitués à ce langage et à une telle posture de la part des responsables. Il nous faudra du temps pour nous y habituer...L'homme c'est le style. Nos patrons nous ont toujours barbés dans un langage compris par moins de 30% parmi nous. Là au moins les choses sont claires. Si Abdelillah [Benkirane] nous a parlé dans notre langue, celle que je défends pour devenir la langue de

³³ Voir par exemple le dossier du journal *at-tajdid* daté du 16-18 octobre 2009 concernant un congrès national du Conseil supérieur de l'éducation ou l'interview de Fassi Fehri dans *al-hayat al-maghrebiya* de 18-24 mars 2010

³⁴ <http://azizdaouda.blogspot.com/2011/12/benkirane-laisse-place-abelillah-ould.html#links>

notre enseignement. Et là, il est au moins certain que tous les Marocains ont parfaitement compris ses propos, 'bla torjman' [sans traduction]».

Depuis Si Abdelillah Benkirane a créé un gouvernement d'union nationale avec le PPS et l'Istiqlâl et chacun d'attendre de voir quelles décisions concrètes seront prises (ou pas prises) dans le domaine de l'enseignement, des médias ou de la culture.

[Post scriptum : cet article a été rédigé au printemps 2012, avant qu'il soit possible d'évaluer les réformes qui allaient ou pas prendre forme au Maroc. Six mois plus tard à l'automne 2012, les interventions d'A. Benkirane sont toujours en darija, mais en dehors de cet épiphénomène rien ne semble avoir beaucoup bougé sur le front linguistique, ni dans un sens, ni dans l'autre.]

Bibliographie

Articles de Presse

Benchemsi, Ahmed 2009. « Qui sommes-nous ? », TELQUEL, 9-15 mai 2009, p. 4 (traduit en arabe dans Nichane aux mêmes dates)

Benchemsi, Ahmed 2010 : « Le marocain incha Allah », TELQUEL, 26 juin-2 Juillet 2010 (traduit en arabe dans Nichane aux mêmes dates)

Benchemsi, Ahmed 2010 « Politique-fiction : Mohamed VI, 20 ans de règne », TELQUEL 31 Juillet-3 septembre 2010, 18- 45

Grosrichard, Ruth 2008 : « Langue vivante vs langue de bois », TELQUEL, 21-27 juin 2008, 66-68

Grosrichard Ruth, 2009 « Au nom de Dieu., Entretien avec Moustapha Safouan », TELQUEL, 31 janvier-6 février 2009, 50-53

Hamdani, Hassan et Ziraoui, Youssef, 2009 « Entre évolution et révolution, 10 ans de changement culturel et social », TELQUEL 4-10 Juillet 2010, 70-78.

Layachi, Fatym, 2009 « Les enfants de la darija », TELQUEL 19-25 décembre 2009, 66-67.

Références

AGUADE, Jordi. 20065, “*Darle al pico*: Un ‘bestiario’ de Youssouf Amine Elalamy en Árabe Marroquí,” *Estudios de dialectología norteafricana y andalusí* 9 : 245-265

AGUADE, Jordi. 2006, “Writing dialect in Morocco”, *Estudios de Dialectología Norteafricana y Andalusí* 10:253-274.

ANDERSON, Benedict 1991, *Imagined Communities. Reflection on the Origin and Spread of Nationalism*, Londres : Verso.

BAGGIONI, Daniel 1997, *Langues et Nations en Europe*, Paris : Payot.

- BENITEZ FERNANDEZ Montserrat, 2003, « Transcripción al árabe marroquí de mensajes de teléfono móvil », *Estudios de Dialectología Norteafricana y Andalusí* 7:153-163.
- BENITEZ FERNANDEZ Montserrat, 2009, *Estudio de la política de arabización en Maruruecos y sus consecuencias*, PhD thesis, Cádiz, Universidad de Cádiz.
- BILLIEZ, Jacqueline, ABOUZAIID, Myriam 2010. "Zooms sociolinguistiques sur les chansons du groupe marocain Hoba Hoba Spirit," in *Pratiques innovantes du plurilinguisme. Emergence et prise en compte en situations francophones*. Edited by P. Blanchet and P. Martinez, pp. 175-182: AUF, Actualités Scientifiques, Editions Archives contemporaines.
- CAUBET Dominique, 2005, « Génération *darija* ! » , *EDNA, Estudios de Dialectología Norteafricana y Andalusí* 9, Zaragoza : 233-243.
- CAUBET Dominique, 2008, « From 'Movida' to 'nayda' in Morocco: the use of *darija* (Moroccan Arabic) in artistic creation at the beginning of the 3rd millennium », Procházka S. and Ritt-Benmimoun V. (Eds.), *Between the Atlantic and Indian Oceans, Studies in Contemporary Arabic Dialects*, Neue Beihefte zur Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes, Band 4, LIT, Wien, pp. 113-124.
- CAUBET Dominique, 2010, "La 'nayda' par ses textes", *MLM, Magazine Littéraire du Maroc*, n. 3-4, printemps-été 2010, Rabat, pp. 99-105.
- CAUBET, Dominique 2012 « Apparition massive de la *darija* à l'écrit à partir de 2008-2009 : sur le papier ou sur la toile ? Quelle graphie ? Quelles régularités ? » in in Meouak, Mohamed / Sánchez, Pablo / Vicente, Ángeles (eds.), *De los manuscritos medievales a internet: la presencia del árabe vernáculo en las fuentes escritas*. Zaragoza: Universidad de Zaragoza, pp. 377-402.
- EL FASI, Mohamed 1986-1991, *Ma3almat al-malhoun (Encyclopédie du malhoun)*, Rabat, Académie Royale.
- FERRANDO, Ignacio. 2012. "Apuntes sobre el uso del dialecto en la narrativa marroquí moderna." in Meouak, P. Sanchez, and A. Vicente (eds.) *De los manuscritos medievales a internet: la presencia del arabe vernaculo en las fuentes escritas*. Zaragoza: Universidad de Zaragoza, pp. 349-358
- GAGO, Laura (sous presse). « Comment écrire la *darija* ? La fluctuante proposition des élèves tangerois » in M. Bénitez, C. Miller, J.J. deRuiter & Y. Tamer (eds), *Evolution des pratiques et des représentations langagières dans le Maroc du XXI^{ème} siècle*, Paris, l'Harmattan.
- GROJNOWSKI, Daniel 1981. Une Avant-garde sans avancée. *Actes de la recherche en Sciences Sociales* 40 :73-86.
- LANGONE, Angela D. 2008. "Facteur D (*Darija*) et nouvelle génération marocaine : la musique entre innovation et tradition." *Between the Atlantic and the Ocean, Proceedings of the 7th*

- International Conference of AIDA, Vienna (Austria), 6-9th September 2006, 2008*, pp. 273-285.
- MARTUCELLI, Danilo, 1999. *Sociologies de la modernité*. Paris: Folio essais.
- MILLER, Catherine, 2010, « Langues vernaculaires et aménagement linguistique au Soudan », in *Azinagh 3*, (Rabat, IRCAM), 141-160
http://www.ircam.ma/doc/revueasing/catherine_miller_asinag03fr.pdf
- MILLER, Catherine 2012 « Observations concernant la présence de l'arabe marocain dans la presse marocaine arabophone des années 2009-2010 » in Meouak, Mohamed / Sánchez, Pablo / Vicente, Ángeles (eds.) 2012, *De los manuscritos medievales a internet: la presencia del árabe vernáculo en las fuentes escritas*. Zaragoza: Universidad de Zaragoza, pp 419-440.
- MILLER, Catherine, 2009, « Il/houwa de Driss Ksikes par le Dabateatr: Une création théâtrale du français au Darija », communication Colloque International Artistic Creation in Arabic Dialects from Egypt to Mauritania, Université de Cadix, 19-20 Novembre 2009 (disponible en ligne <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00592453/fr/>).
- MILLER, Catherine, (sous presse 2013), « Evolution des usages linguistiques dans les nouvelles radios marocaines » in M. Bénitez, C. Miller, J.J. deRuiter & Y. Tamer (eds), *Evolution des pratiques et des représentations langagières dans le Maroc du XXIème siècle*, Paris, l'Harmattan.
- MILLER, Catherine et HAERI Niloofar, 2008 (sous la direction de), *Langues, religion et modernité dans l'espace musulman*, Dossier thématique de la Revue d'Etudes des Mondes Musulmans et Méditerranéens (REMMM), N° 124, Aix en Provence
- MOSCOSO, Francisco 2009, « Comunidad lingüística marroquí en los foros y chats. Expresión escrita, norma o anarquía? », *Al-Andalus-Maghreb* 16:209-226.
- POUESSEL, Stephanie 2010. *Les identités amazighes au Maroc*, Paris, Editions Non Lieu
- RACHIK, Hassan 2006 (dir.) *Usage de l'identité amazigh au Maroc*, Casablanca, Impr. Najah el-Jedida,
- SAFOUAN, Moustapha 2008 *Pourquoi le monde arabe n'est pas libre*. Politique de l'écriture et terrorisme religieux, Paris, Denoel.
- SLAOUI Mohamed Adib (2010) المسرح المغربي جدائية التأسيس, Casablanca, Editions Marsam.
- STRAUSS, Johann 2008. « Modernisation, nationalisation, déislamisation : la transformation du turc aux XIX-XX siècle », in REMMM 124 : 135-159
- SULEIMAN Yasser, 2003. *The Arabic language and national identity : a study in ideology*. Edinburgh: Edinburgh University Press.
- THIESSE, Anne Marie 1999. *La création des identités nationales. Europe XVIII-XX siècle*. Paris: Seuil.

- VERGER, Annie, 1991, « Le champ des Avant-gardes », Actes de la recherche en Sciences Sociales, n° 88, pp 2-40
- YOUSSI, Abderrahim 1992. *Grammaire et Lexique de l'arabe marocain moderne*. Cassablanca, Editions Wallada

Documents Annexes

Annexe 1 Photo couverture numéro de Nichane



Annexe 2 :

Extrait de la traduction du « Discours de la servitude volontaire » de la Boétie par Hakima Berrada

عبودية الناس راه الناس اللي بغاوه

إتيان دو لابويسيه (كاتب فرنساوي من القرن 16)

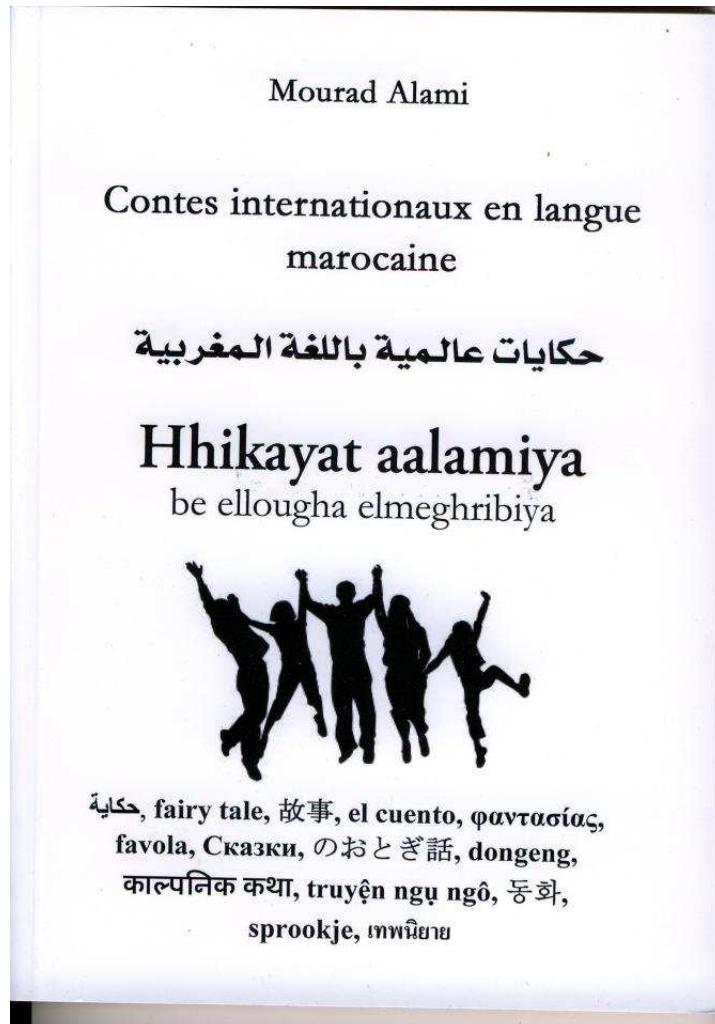
كثرة الحكماء ما فيها رباح
حاکم وأخذ و سدينا
و ملك وأخذ و فضينا

هَآكَآ أَخْطَبُ أُولَيس ف كِتَاب هوميروس، وُلُو كَان قَال كَثْرَة الحكّام مَا فِيهَا رِبَاح وَحَبْس لُو كَان جَانِبَهَا ف الصَوَاب ؛ وَ لَكِنْ إِلَا جَنَبَا لَلْحَقُّ كَان عَلَيْهِ يَقُولُ بِأَلّٰى لَحْكَامُ دِيَالُ الْجُمَاعَة مَا يَمَكْنَش يَكُون فِيهِ الرُّبَاح مَا دَامَ لَحْكَامُ دِيَالُ الْفَرْد، غَيْرَ كَا يَرْجِع سَيِّدُ، قَسْوَة وَحَمَاق. عَوْضَ مِنْ هَآذُ الشَّيْ، عَكْسُ الْآيَة وَ قَالَ : حَاكُم وَاحِد وَسَدِينَا ، وَ مَلِك وَاحِد وَ فُضِينَا .

بِينَاتْنَا أُولَيس يَمَكْن لِينَا نَعْذِرُوهُ، حَيْثُ اسْتَعْمَل هَآذُ الْكَلَام بَاشْ يَطْفِي الْفَتْنَة فَ وَسَطُ الْجَيْش. وَ هَاكَا، كَا يَظْهَرُ لِي، مَلِّي مَا صَابَ كِي يَدِير دَارَ كِي صَاب ؛ وَ يَلَا رَجْعَنَا لَلْحَقُّ، مَا كَابِنَش شَيْ مُصِيبِيهِ أَكْثَرُ مِنْ أَنَّ الْوَاحِدَ يَكُونُ تَحْتَ طَاعَة سَيِّدُ اللَّيْ يَطْبِيعَتُو مَا يَمَكْن لِبِنَاش نَتَّبِقُو فِيهِ مَا دَامَ قَادِرُ عَلَى الشَّرِّ وَ قَتْمَا رَشَقُ لِيهِ، وَ كَلَّمَا كَثُرُوا الْحَكَّامُ كَلَّمَا كَثُرَتْ الْمَصَابِي. مَا بَغِينَش دَابَا نَنَاقِش هَآذُ الْمُسْكَلَة اللَّيْ اشْحَالُ آدَاوَا وَ جَابُوا فِيهَا : مُشْكَلَة وَاشْ الْجُمُهورِيَّاتُ أَحْسَنُ مِنَ الْمَلَكِيَّاتِ؛ وَ لُو كَانُ بَغِيَتْ، قِيلَ مَا نَشُوقُ بِلَاصَة هَآذُ الْحُكْمُ الْفَرْدِي وَسَطُ لَحْكَامُ لُخْرَى، يَقُولُوا لِينَا بَعْدَا وَاشْ عَنَدُو شَيْ بِلَاصَة وَسَطُهُمْ، حَيْثُ فِينَ بِلَاصَة الْجُمُهور فَ حُكْمُ اللَّيْ كُلُّ شَيْ فِيهِ فَ يَدُ وَاحِد . نَخْلِيوُ هَآذُ الْمُسْكَلَ لَوْ قَتْنَا آخَرَ خَاصُّ بِيهِ. [حَيْثُ] فَوْقُ هَآذُ الشَّيْ مَا كَا يَجْبُدُ غَيْرَ الصَّدَاعَاتِ السِّيَاسِيَّة .

اللَّيْ بَغِيَتْ أَنَا نَفْهَمُ دَابَا هُوَ كَيْفَاشْ هَآذُ الْعَدَدُ كَلُو دِيَالُ بَنِي آدَمَ، دِيَالُ الْفَرَى، دِيَالُ الْمُدُنُ وَ دِيَالُ الْقَوْمَانُ خَاضِعِينَ لَطَغِيَان [شَخْص] وَآخِذُ اللَّيْ قَوْلُو كُلُّهَا هُمَا اللَّيْ أَعْطَاوَهَا لِيهِ، وَ اللَّيْ مَا يَقْدَرُ يَسِيءُ لِيَهُمْ إِلَّا يَقْدَرُ مَا كَا يَصْبِرُوا لِيَهُ، وَ اللَّيْ مَا يَمَكْنُ لِيَهُ يَضُرُّهُمْ غَيْرَ إِلَّا فَضَّلُوا يَصْبِرُوا عَلَيْهِ عَلَى يَوَاجُهُوهُ . مُصِيبَة كَبِيرَة جَارِي بِهَا الْعَمَلُ ، كَا تَبْكَي وَ مَا يَفَاقِشُ عَجُوبَة، هَآذُ الْمَنْظَرُ

Annexe 3 Couverture et extrait de Hhikayat aalamiya (Mourad Alami)



Elbent elmeegaza ou elbent elmoujtahida

Kanet ouahhed elermala eendha jouj dial lebnat ; ouehhda mennhoum zouina ou moujtahida, loukhra qbihha fe sifetha ou meegaza. Kanet had eloum katebghi bentha, elli ma zouinach ou meegaza ekter men loukhra, liennaha bentha elhhaqiqiya, emma loukhra kanet ghir rbibetha. Lezzmat had eloum eela rbibetha tekhdem fe eddhar bhhal chi meteellma, ou ouajeb eeliha tegles koulla enhar hhda elbir ou teghzal, bla ma tertahh. Kanet katkheyyett bezzaf: izour, zrabi, ttamett, kesouat, hhetta bda eddem kaysil liha men ssbaaha koullhoum.

Ouahhed ennhar kan elkhitt koullou aamer be eddem. Hhnat eela elma dial elbir, bach teghsal elkhitt ou tneqqih. Oua lakin ttahh liha fih. Bdat elbent katebki, tebki, hhetta bka maaha echchjer ou leechjer; mchat men beed eend mrat ebbaha, ou aaoudat liha, elli ttra. Ghewwtat eeliha mrat ebbaha bezzaf, ou qalet: „Ila khelliti elkhitt ittihh fe elbir, entiya mesoula eelih. Khesski tjibih fayen lehhtih.“

Mchat ya sidi elbent merra oukhra ellbir, oua lakin kanet hhayra. Ma eerfatch chnou ghadi teemel. Bektart elkhoulf neqqzat fe elbir, bach tjib elkhitt; ghir neqqzat fih dakhet.

Melli faqet lqat rasha fe ouahhed ejjerda, elli ma eemmerha chafet men qbel. Kan eljeww zouin, ou eloulouf dial ezzehrat elmetfetthha ghemrat ejjerda be eettourha. Tmechchat fe had elhhadiqa hhetta ouesslat elouahhed elferran, elli kan aamer be elkhoubz. Ou hiyya tsemouou kaynadi: “Kherrejni, kherrejni aafak men elferran, rani ghadi nettehhreq. Rani ttayeb men chhhal hadi.”

Mchat elbent ou kherrjat elkhoubz koullou be ouahhed leessa ttouila mlessqa be tterf dial lekhcheb mrebbec ou mbessett, bhhal elli kayesteemlou elkhebbaza.

Men beed dazet hhda chejra, elli kanet aamra be etteffahh. Ou hiyya tesmeeha katnadi: “Enfedhni aafak, aafak, enfedhni! Koull had etteffahh, elli katchouf be iinik rah ttayeb, ou ma bqa lih ghir ittihh eela

د. مراد علمي

محبة الحكمة كنز

الديانات الثلاثة
!ج. ليسينج

مسرحية عالمية باللغة المغربية



مسرحية، Theaterstück, 戏剧, play, pièce de théâtre,
遊び, obra de teatro, θεατρικό έργο
pièce teatrale, toneelstuk, пьеса
खेल, 놀이, piäs, 劇

الفصل اللّوّل
المشهد اللّوّل
المشهد: فالمدخل ديال دار جاكوب

مارية: ها هو! جاكوب! الحمد لله!

جاكوب: إيّه، أ مرية، الحمد لله! ولاكن اعلاش قولتي اعلى سلامتك أو طولتي فيها؟ واش من الواجب اعلى انجي قبل؟ أنتي كتعرفي المخاطرات اللّي كيشكلوا قطّاعين الطريق. بالفعل هاد الرّحلة مخاطرة كبيرة، أو كان لازم اعلى ناخود في بعض المرات طرّقان ثانوية باش ما إتصلّطش اعلى شي واحد أو اعلى فلوسي، أو انتي عارفة أن المسافة طويلة بزّاف، علّ الأقلّ خمسميات كيلوميتّر، زايدون ما كاين حتّى شي واحد كايبغي إتفرّق اعلى فلوسوا.

مارية: الحمد لله اللّي ما كونتيش هُنا، لأن الدّار دياللك مشات تاكولها العافية.

جاكوب: شنو، تشعلت العافية؟ ولاكن اعلى ما اسمعت، ما أوقع والو؟

مارية: ما نعرف، شكون اللّي احكى ليك هاد لخرفة السخيفة. المُهمّ، الحمد لله اعلى لطف الله! كون ما عاونونيش الجيران، الله إكتر خيرهم، كون ما خلاّت العافية حتّى شي حجرة واقفة على خوتها.

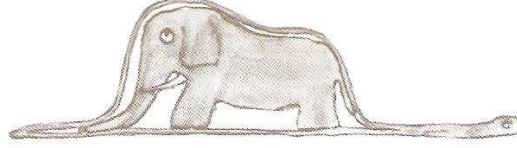
أنطوان دو سانت إكزوبيري

الأمير الصغير

مع رسوم المؤلف


ÉDITIONS AÏNI BENNAÏ

الرسم ديالي ما شي شابو. كان على شكل ثعبان سارط فيل. و خدام كا يهضم فيه. من بعد رسمت الداخل ديال الثعبان. باش الناس الكبار يفهموا. لأنه الواحد خصو ديا يفسر لهم المسائل. و لهذا الرسم ديالي رقم زوج كان على هذا الشكل:



نصحويني الناس الكبار و قالوا لي «اخلي عليك الرسم ديال الثعابين. يا مفتوحين يا مسدودين؛ و قالوا لي نهتم عوضهم بالجغرافيا و التاريخ و الرياضيات و النحو. و هاكذا. و انا فعمرى ست سنين. تخلصيت على مستقبل رائع فحرفت الرسم. عكزني مرة هذاك الفشل ديال الرسم رقم واحد و رقم زوج ديالي. اللي ما عجبوش الناس. الناس الكبار ما عمرهم كا يفهموا المسائل بوحدهم. و هذ الشي كا يتسبب فالتعب للأطفال. اللي خصهم دائما يفسروا لهم و يعاودوا. ولهذا ضرت نختار حرفة اخرى؛ فا تعلمت نقود الطيارات. و طرت بيها تقريبا لجميع البلدان. و فعلا نفعتني الجغرافيا بزاف. ولتيت كا نفرق بين الصين و الاريزونا. و هذ شئ مهم ملي كا يكون الواحد تالف فالليل.

و هكذا طول حياتي كانت عندي اتصالات كثيرة مع عدد كبير ديال الناس جديين. و عشت بزاف عند الناس اللي كبار فالسن. و تمكنت نشوف من قريب كيف عاملين؛ ولكن الفكرة ديالي عليهم بقات هي هي؛ ما عمرها تغيرت.

و ولتيت انا فين ما تلاقيت مع شي واحد اللي باين شوية فاطن. كا نعمل معاه التجربة بالرسم ديالي رقم واحد. اللي بقيت دائما محتفض بيه. باش نتأكد واش هذاك الشخص فعلا كا يتفهم الأمور ولا لا. ولكن كل مرة كا يكون الجواب: «هذا شابو». و لهذا ما كا نتكلم لو لا على ثعابين. و لا على غابت الأدغال. و لا على النجوم. كا ننزل للمستوى ديالو. و كا نتكلم لو على لعبت البريدج. و على رياضت الكولف. و على السياسة. و على الكرافاتات. و كا يكون هذاك الشخص عاجبو الحال يتحدت مع راجل معقول لهذ الدرجة.

Débat

La darija doit-elle devenir notre langue officielle ?

Le débat sur la langue et les langues au Maroc a suscité plusieurs réactions autour de l'identité et de la richesse linguistique du Maroc.

Amline Harmach
aharmach@aujourd'hui.ma

La problématique des langues continue de susciter le débat. Un débat qui touche toutes les franges de la société marocaine. Tantôt les intellectuels, tantôt la société civile, tantôt les politiques. Et la question a été examinée dans tous ses angles par des experts nationaux et internationaux lors du colloque international organisé par la Fondation Zakoura pour l'éducation qui s'est tenu les 11 et 12 juin dernier à Casablanca. Plusieurs recommandations y ont été élaborées dont la principale reste la reconnaissance des langues maternelles, l'amazigh et la darija dans la Constitution (voir encadré ci-dessous). Sachant que comme l'a révélé Noureddine Ayouch, président de la Fondation Zakoura, « plus de 90% des Marocains parlent le darija parmi eux 35% parlent aussi l'amazigh ». Et la question des langues revient aussi régulièrement au Parlement. La récente et spectaculaire intervention du député islamiste Noureddine Karbal dans l'hémicycle a fait le buzz sur le Net et YouTube. Ce dernier reproche



• Le débat sur les langues concerne toutes les composantes de la société marocaine.

au gouvernement sa négligence de la langue arabe et le non-respect de ses engagements pour le renforcement de l'utilisation

dit M.Karbal. Et il ressort de ce foisonnement un débat complexe et où interfèrent la religion, l'analphabétisme, le monde de

de ce qu'elle considère comme étant une richesse linguistique.

« Il y a les langues maternelles (la darija et l'amazigh). Il y a les langues de la maison, parfois différentes des langues maternelles, le français, l'espagnol ou l'anglais... Il y a la langue de l'école publique qui est la langue arabe ; les écoles privées offrent des enseignements bilingues avec outre l'arabe, le français, l'espagnol ou l'anglais. Le français est aussi langue d'étude au niveau universitaire pour les matières scientifiques, etc. et langue de travail dans certains domaines techniques, aux côtés de l'anglais », énumère notre simple observatrice bien informée.

Dans ce contexte déroutant et qui élargit parfois aussi le fossé entre les classes sociales et accroît les inégalités des chances (on a l'impression qu'on essaie de donner aux enfants des cartes en plus dès la très petite enfance, nous dit Caubet) tous les intervenants de la scène socio-politique et les intellectuels (avec des nuances bien sûr) s'accordent quant à la nécessité d'une mise en valeur de toutes les langues qui forment la mosaïque culturelle marocaine. Ceci avec un accent mis sur la préservation de l'identité marocaine à travers la maîtrise de la langue arabe, ce qui n'empêche pas la maîtrise des langues étrangères. ■

Il ressort de ce foisonnement un débat où interfèrent la religion, l'analphabétisme, le monde de l'entreprise, la mondialisation et la question de l'identité que le Maroc est un pays plurilingue.

de l'arabe dans ses institutions. (Voir entretien page 5 « La langue arabe existera tant que le Coran existera »). « Comment peut-on être respecté sur l'échiquier mondial si nous-mêmes on ne respecte pas la langue officielle de notre pays »,

l'entreprise, la mondialisation et la question de l'identité que le Maroc est un pays plurilingue. En simple observatrice de la scène, linguistique nationale marocaine, Dominique Caubet, chercheuse à l'INALCO (voir son entretien page 6), ne peut que se féliciter

Les principales recommandations du colloque « La langue, les langues »

Les participants au colloque, dans leur très large majorité, ont préconisé en premier lieu la reconnaissance comme langues nationales les deux langues maternelles des Marocains : l'arabe utilisé couramment et l'amazigh. En second lieu, la standardisation, à terme, d'une langue arabe moderne dans laquelle se rejoindront l'arabe écrit modernisé et l'arabe parlé couramment par les Marocains, sans préjudice pour l'intercompréhension entre les locuteurs arabophones d'où qu'ils soient. Et en troisième lieu, le renforcement de l'enseignement des langues étrangères et leur diversification. Pour ce qui est des modalités de mise en œuvre, les participants ont relevé

qu'il faut codifier l'arabe marocain en vue d'établir des passerelles avec l'arabe littéral pour constituer, à terme, une langue arabe combinant les deux registres. Ces derniers ont également recommandé la nécessité de se servir de l'arabe marocain, dès le préscolaire puis le primaire, comme langue d'enseignement pour l'acquisition

Les préconisations ont porté sur le renforcement de l'enseignement de ces langues dès l'école primaire, d'améliorer la qualité de l'enseignement des langues étrangères.

des savoirs fondamentaux et pour les activités langagières (écoute, compréhension, lecture, écriture). Ils ont également relevé la nécessité d'associer à l'enseignement de la langue maternelle la prise en compte du patrimoine oral dès le primaire, voire dès le préscolaire. Les participants ont également recommandé de commencer, aussi rapidement que possible, cet enseignement visant la convergence entre arabe parlé et arabe écrit, dans des écoles pilotes sur l'ensemble du territoire, avant de passer à sa généralisation. S'agissant des langues étrangères, les préconisations ont porté sur le renforcement de l'enseignement de ces langues dès l'école primaire, d'améliorer

la qualité de l'enseignement des langues étrangères, de recourir au e-learning en complément de l'enseignement dispensé en classe et d'élargir l'offre des langues étrangères aux langues internationales d'avenir : chinois, hindi, portugais, nunc... Les participants ont également recommandé de mettre fin à l'enseignement des disciplines scientifiques en arabe dans le secondaire et en français dans le supérieur. Autrement dit, il faut une continuité linguistique sur l'ensemble du cursus, du secondaire au supérieur. Pour cet enseignement, il conviendrait de privilégier les langues internationales de la production scientifique : le français et surtout l'anglais.

Annexe 7 :

Extraits des Recommandations de la Fondation Zakora à l'issue de la Conférence La Langue/les Langues qui s'est tenue à Casablanca le Juin 2010

La **langue officielle** du Maroc est l'arabe, ainsi que le stipule le préambule de la Constitution marocaine. Les participants au colloque, dans leur très large majorité, ont tenu ce fait pour un acquis indiscutable. Ils préconisent :

1. la reconnaissance comme **langues nationales** des deux langues maternelles des Marocains : l'arabe utilisé couramment et l'amazighe.
2. la standardisation, à terme, d'une langue arabe moderne dans laquelle, loin de s'opposer, se rejoindront l'arabe écrit modernisé et l'arabe parlé couramment par les Marocains, sans préjudice pour l'intercompréhension entre les locuteurs arabophones d'où qu'ils soient.
3. le renforcement de l'enseignement des langues étrangères et leur diversification.

Concernant la mise en œuvre pour l'arabe :

A. L'arabe utilisé couramment par les Marocains (langue maternelle)

Les préconisations ci-après ont pour ligne directrice la mise en avant de tout ce qui peut mener à la convergence entre les deux variétés de l'arabe (écrit et parlé).

1. Codifier l'arabe marocain en vue d'établir des passerelles avec l'arabe littéral pour constituer, à terme, une langue arabe combinant les deux registres.
2. Dans cette perspective de convergence, choisir les caractères arabes pour la transcription de l'arabe marocain. Il s'agit donc d'adopter un système de transcription normalisé.
3. Se servir de l'arabe marocain, dès le préscolaire puis le primaire, comme langue d'enseignement pour l'acquisition de savoirs fondamentaux (mathématiques ; éveil aux disciplines scientifiques ; géographie ; histoire et patrimoine culturel...), et pour les activités langagières (écoute, compréhension, lecture, écriture).

Il convient de bien distinguer la langue d'enseignement de l'enseignement de la langue.

Privilégier dans l'utilisation de l'arabe marocain une démarche qui met l'accent sur les points communs avec l'arabe littéral, tant au niveau de l'écriture des mots, que du vocabulaire partagé entre les deux registres ou encore de la morphologie et de la syntaxe.

5. Associer à l'enseignement de la/les langue(s) maternelle(s) la prise en compte du patrimoine oral dès le primaire, voire dès le préscolaire.
6. Commencer, aussi rapidement que possible, cet enseignement visant la convergence entre arabe parlé et arabe écrit, dans des écoles pilotes sur l'ensemble du territoire, avant de passer à sa généralisation.

Annexe 8

Texte constitution du 1 juillet 2011

Article 5

L'arabe demeure la langue officielle de l'État. L'État œuvre à la protection et au développement de la langue arabe, ainsi qu'à la promotion de son utilisation. De même, l'amazighe constitue une langue officielle de l'État, en tant que patrimoine commun à tous les Marocains sans exception.

Une loi organique définit le processus de mise en œuvre du caractère officiel de cette langue, ainsi que les modalités de son intégration dans l'enseignement et aux domaines prioritaires de la vie publique, et ce afin de lui permettre de remplir à terme sa fonction de langue officielle.

L'État œuvre à la préservation du Hassani, en tant que partie intégrante de l'identité culturelle marocaine unie, ainsi qu'à la protection des expressions culturelles et des parlers pratiqués au Maroc. De même, il veille à la cohérence de la politique linguistique et culturelle nationale et à l'apprentissage

et la maîtrise des langues étrangères les plus utilisées dans le monde, en tant qu'outils de communication, d'intégration et d'interaction avec la société du savoir, et d'ouverture sur les différentes cultures et sur les civilisations contemporaines.

Il est créé un Conseil national des langues et de la culture marocaine, chargé notamment de la protection et du développement des langues arabe et amazighe et des diverses expressions culturelles marocaines, qui constituent un patrimoine authentique et une source d'inspiration contemporaine. Il regroupe l'ensemble des institutions concernées par ces domaines. Une loi organique en détermine les attributions, la composition et les modalités de fonctionnement.